



HAL
open science

**Compte rendu de l'ouvrage de André Debord. -
Aristocratie et pouvoir. Le rôle du château dans la
France médiévale. Paris, Picard, 2000 (Espaces
médiévaux)**

Martin Aurell

► **To cite this version:**

Martin Aurell. Compte rendu de l'ouvrage de André Debord. - Aristocratie et pouvoir. Le rôle du château dans la France médiévale. Paris, Picard, 2000 (Espaces médiévaux). Cahiers de civilisation médiévale, 2002, pp.82-83. halshs-01333333

HAL Id: halshs-01333333

<https://shs.hal.science/halshs-01333333>

Submitted on 17 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

André Debord. — *Aristocratie et pouvoir. Le rôle du château dans la France médiévale*. Paris, Picard, 2000 (Espaces médiévaux)

Martin Aurell

Citer ce document / Cite this document :

Aurell Martin. André Debord. — *Aristocratie et pouvoir. Le rôle du château dans la France médiévale*. Paris, Picard, 2000 (Espaces médiévaux). In: Cahiers de civilisation médiévale, 45e année (n°177), Janvier-mars 2002. pp. 82-83;

http://www.persee.fr/doc/ccmed_0007-9731_2002_num_45_177_2821_t1_0082_0000_2

Document généré le 01/06/2016

entourage et de tous les intellectuels qui, aussi éloignés soient-ils de leur cour, leur témoignent de la sympathie. L'ouvrage d'A. Chauou est une contribution importante à l'histoire de la dynastie angevine. Il montre, une fois de plus, toute la richesse d'une lecture historique des sources littéraires.

Martin AURELL.

André DEBORD. — *Aristocratie et pouvoir. Le rôle du château dans la France médiévale*. Paris, Picard, 2000, 238 pp. (Espaces médiévaux).

Cet ouvrage posthume du regretté André Debord, mis en forme par André Bazzana et Jean-Marie Poisson, embrasse un vaste sujet. Son ambition est d'établir le lien entre l'évolution du monde aristocratique et la construction castrale du ^{x^e} au ^{xiv^e} s. Son auteur paraissait particulièrement bien préparé pour cette tâche. Il était aussi fin connaisseur de la société à travers les textes, comme le prouve sa belle thèse sur le pays de Charente, que de l'archéologie, en raison de son activité au laboratoire de l'université de Caen, où les revues *Château-Gaillard* et *Archéologie Médiévale* accueillirent plusieurs de ses articles, et en raison de sa longue fouille du *castrum* d'Andone à Villejoubert (Charente). Rien d'étonnant donc que son postulat initial — « Il n'y pas de pouvoir sans châteaux » (p. 18) — devienne le fil conducteur de ce livre, qui marie parfaitement histoire sociale, castellologie et archéologie.

L'éclosion des mottes est le point de départ de cette belle synthèse, qui ne cache pas son adhésion au mutationnisme. Autour de l'an mil, la multiplication de châteaux dans les textes et sur le terrain montre l'effondrement des vieilles structures carolingiennes et l'avènement d'un système politique nouveau. Pour être catégoriques, ses assertions sur le sujet — « partout s'installent le désordre et les guerres privées » (p. 26) ou « vaste et brutal affrontement entre l'aristocratie et la paysannerie indépendante » (p. 27) — ont au moins le mérite de la clarté. A. Debord suit R. Aubenas, quand il montre comment les viguiers gardent le pouvoir de nature publique que l'autorité publique leur a confié, ou M. Bloch sur l'incapacité de ducs ou comtes à

se faire obéir par leurs subalternes châtelains. Il affirme cependant que bien de ces tours ont été bâties sur des tertres artificiels ou sur des nids d'aigles sans aucune permission des pouvoirs légitimes ; leur caractère privé est, dès lors, indéniable. On appréciera la façon nuancée avec laquelle le problème de l'émergence de la châtelainie indépendante est traitée : elle tient compte, en tout état de cause, de la diversité régionale. De même, le statut de la paysannerie, loin de se résumer à une opposition à la Namuroise entre libres-nobles et rustres-serfs, varie considérablement selon les principautés territoriales, la Méditerranée conservant une catégorie bien fournie d'alleutiers. Les paysans sont souvent soumis à des coutumes et corvées directement liées à l'entretien du château et de ses garnisaires. Si la noblesse peut encore être définie comme le groupe détenteur du ban, du pouvoir de contrainte et de coercition, elle reste surtout une « affaire d'appréciation sociale » (p. 47).

Le chapitre V, intitulé « La vie de château », est certainement le plus original. Il présente, en effet, bien des résultats des fouilles menées sur des sites castraux les trente dernières années. La prestigieuse structure tripartite du château (*aula*, *camera* et, incidemment, *capella*) ne saurait cacher les conditions matérielles précaires qu'il réserve à ses habitants. Des exemples puisés dans le *castrum* d'Andone des comtes d'Angoulême illustrent l'absence de tout confort, voire d'hygiène la plus élémentaire : « impression d'entassement dans un espace restreint et clos » (p. 149) ; « promiscuité des hommes et animaux » (p. 150) ; les cheminées sont rarissimes et on se contente d'allumer des foyers partout dans les habitations ; le sol en terre battue, où sont directement déversés les détritiques, est jonché de végétaux odoriférants : la saleté attire les rats noirs... Force est de conclure que ces guerriers, habitués à vivre au grand air, ne recherchent guère la commodité d'un intérieur bien agencé. La supériorité de la vie aristocratique se manifeste plutôt dans l'abondance et la qualité de la nourriture, où le porc occupe une place de choix.

À partir des années 1150, les princes territoriaux reprennent le dessus. En continuateurs de la Paix de Dieu, ils essaient d'imposer leur propre justice à la société au

détriment des châtelainies indépendantes. Leurs châteaux — sur lesquels l'A. nie, de façon sans doute excessive, l'influence des innovations techniques venues de Terre sainte — sont bien supérieurs aux fortifications de l'aristocratie : elles concrétisent en particulier leur défense active par des tours de flanquement aux formes arrondies. Les châtelains sont désormais à la merci des princes, qui profitent des progrès de la poliorcétique : aux engins à ressort d'origine romaine (baliste, catapulte ou scorpion), ils ajoutent des nouvelles machines à balancier comme le trébuchet ou le mangonneau ; travail de sape, béliers et tours d'assaut font le reste. Une armée de mercenaires soldés, bien entraînée aux sièges et à la prise d'assaut des fortifications, fait preuve d'efficacité. Le triomphe du pouvoir royal, ducal ou comtal, coïncide alors avec un reclassement social de la noblesse, soumise et tenue de récupérer ses terres en fiefs de reprise. À l'époque, la fusion s'opère entre l'aristocratie et la chevalerie, sans que l'A. considère ni discute les vieilles thèses de la fixation du statut juridique nobiliaire, chères à P. Guilhaume et M. Bloch. L'apparition des maisons fortes des petits seigneurs et des cadets témoigne de la transformation de la société castrale et de ses nouvelles difficultés politiques, mais aussi économiques. Dans sa conclusion générale, A. Debord revient encore sur l'importance du château dans l'identité aristocratique.

Son ouvrage, superbement illustré, représente une synthèse claire et alerte sur un thème capital pour la compréhension de la société médiévale. Remercions ses élèves d'avoir honoré sa mémoire en menant à bout sa publication.

Martin AURELL.

Peter FERGUSSON et Stuart HARRISON. — *Rievaulx Abbey. Community, Architecture, Memory* [with contributions from Glyn COPPACK]. New Haven / Londres, Yale University Press, 1999, xi-282 pp., 189 ill., 32 h-t.

Ainsi que l'indique le sous-titre, nous est livrée ici une monographie complète du plus célèbre établissement cistercien du Yorkshire, donc d'Angleterre, dont la conservation relève de

l'English Heritage. Elle s'inscrit dans une double perspective : suivre l'évolution du site pendant quelque huit cents ans ; proposer une iconographie riche et diversifiée autour de la réalité de la vie communautaire et liturgique des moines. C'est la raison pour laquelle les développements archéologiques, domaine dans lequel excellent les AA., sont allégés et mis à la portée du public. Néanmoins, le nombre des restitutions graphiques compense largement ce parti pris en répondant aux interrogations des spécialistes.

Après un bref avant-propos historiographique, l'introduction présente le lieu, aussi enchanteur pour nous que pour les premiers moines. La place particulière de Rievaulx dans l'histoire des débuts de l'Ordre outre-Manche justifie une récapitulation historique plus générale. Effectuée en 1131/32, la fondation résulte de la rencontre entre la volonté du puissant baron Walter Espec (coloniser une terre vidée par les difficultés de la conquête normande) et celle de l'archevêque Thurstan ; les amitiés de saint Bernard pour les clercs du Nord n'ont pas constitué un mince avantage. L'extension territoriale, dont l'étude, appuyée par des cartes, se range dans un domaine en faveur depuis quelques années, ou le réseau des affiliations (dix-neuf filles et petites-filles), ne sauraient faire oublier la qualité spirituelle : la branche est reconnue pour ses trois saints, Guillaume et Aelred à l'abbaye-mère, Waldef à Melrose.

L'abbé Guillaume (1132-1146) fut si dynamique qu'on lui donna le titre d'*architectus*. Un premier état du bâti de pierre de l'abbatiale apparu en 1996 par examen géophysique du cloître doit lui être attribué, ainsi qu'une partie de l'aile occidentale.

On s'attardera évidemment sur le chapitre intitulé « Saint Aelred comme patron de l'architecture », élaboré à partir d'hypothèses qui ont déjà été émises dans de précédents ouvrages : le grand théologien (1147-1167) serait non seulement le commanditaire de la résidence de l'abbé (construction attestée en 1156) et de l'infirmerie jointive, mais aussi celui de la nef de l'église et surtout de la salle capitulaire. Ses origines familiales, sa formation à Hexham et Durham, ses voyages à Rome et Clairvaux l'auraient rendu particulièrement sensible à l'architecture. Il est vrai que la